

Paul Morand

Les galops d'un écrivain botté

par Bruno de Cessole

L'auteur d'un des plus beaux textes sur la complicité entre l'homme et le cheval, "Milady", fut jusqu'au crépuscule de sa vie un cavalier fervent.

Le galop fut son allure préférée. À cheval, bien sûr, comme dans sa vie d'homme pressé et de voyageur toujours en partance, mais aussi la plume à la main, qu'il faisait courir sur le papier à bride abattue. « *Les chevaux, je les monte au galop, au trot, jamais au pas. Je les ramène tout mouillés* », se vantait-il à son amie Denise Bourdet, à un âge où les vieux cavaliers se contentent, pour la plupart, de tisonner leurs souvenirs. Ne jamais démonter fut le secret de l'insolente longévité et de la persistante juvénilité de l'homme qui affirmait que « *La jeunesse n'est jamais admirable, sauf chez les vieillards* ».

Tout au long de sa longue vie, Paul Morand a bataillé contre le temps, s'efforçant de le prendre de vitesse, afin d'immobiliser et d'éterniser les plaisirs les plus tangibles de l'existence : le corps des femmes, les voyages, la vitesse, les sports, les bains de mer, l'équitation, les voitures rapides, d'où « *le rythme absurde et païen de [sa] vie physique* ». Après avoir longtemps joué avec la vie, l'écrivain devait en payer le prix au lendemain de la guerre, proscrit pour avoir joué le mauvais cheval, Vichy contre Londres. Au soir de son existence, c'est un autre combat qu'il mena : s'évertuant à entretenir sa carcasse en soulevant la fonte, en faisant l'amour et en galopant des chevaux, contre la déchéance de la vieillesse et l'approche de la mort. Mais aussi contre la légende frelatée auréolant un nom qui « *reste pour beaucoup*



PHOTOS : LUDO/BIPA - COLLECTION CHRISTIAN ROQUET

synonyme de vitesse, de sport, de soleil, une sorte de Club Méditerranée de la littérature. Voilà mon bagage pour la tombe. Affreux. »

À mesure que le grand âge s'appesantit sur lui, le vieux jeune homme insoumis qui s'était cru être « *l'homme nouveau d'un siècle nouveau* », alors qu'il n'était, au fond, qu'un homme du XIX^e siècle, « *nourri de passé, ne vivant que dans le passé* », consigne, navré, la disparition d'un monde ancien. Tous les plaisirs de la vie le quittent un par un. L'animal de luxe qu'il fut n'aspire plus qu'à faire le vide, à fermer sa porte, à ne rien posséder, à vivre « *dans un hôtel meublé avec une caisse, une table et des voisins arabes, à Gennevilliers, avec indifférence* ».

À l'énoncé de son nom, une forêt de clichés se dresse : Morand ? Un homme pressé, un mondain futile, un dilettante doué que les diplomates prenaient pour un écrivain et les écrivains pour un diplomate. Pis encore, un individu sec et cynique, pétri de préjugés nauséabonds, antisémite, raciste, misogyne, homophobe, ranci dans le ressentiment, un snob invétéré vénérant l'étiquette, les privilèges et le luxe. Son œuvre ? L'écho de la rumeur d'une époque, une collection de cartes postales datées, un kaléidoscope d'images kitsch et de métaphores tapées à l'œil... Le XX^e siècle avait la fièvre, Paul Morand avait pris sa température. Ce fut un joli

À l'École de cavalerie de Saumur, reconstitution de "Milady", la célèbre nouvelle de Morand, parue en 1936, et devenue livre culte de générations de cavaliers. Page de gauche, Paul Morand dans les années 1930, diplomate en congé et explorateur du nouveau visage du monde.





succès de saison, mais là se borna tout son talent. Comment ne pas sentir l'aigreur et l'envie dans ces jugements à l'emporte-pièce? Toutefois, si Morand séduit toujours, s'il ne cesse d'être un modèle pour de nouvelles générations d'écrivains, c'est peut-être qu'il fut davantage qu'un « auteur de circonstance », selon la formule assassine d'Aragon.

Par-delà la légende dans laquelle on l'a vite enfermé, Morand résiste pourtant à la désuétude qui lui était promise. Les défauts qu'on lui reprochait : la rapidité, la superficialité, la sécheresse, l'ont servi. Ils l'ont empêché de prendre la pose de l'écrivain qui écrit en manchettes de dentelle. L'écriture fut d'abord pour lui l'expression d'un élan vital, puis un

à l'exploration des gouffres intérieurs. En tout temps, l'homme ne fut pas aimé de ses confrères et l'on sait combien la littérature accroît la férocité naturelle de l'homme. Ainsi de Paul Morand, qui semble avoir tout fait pour aggraver son cas en faisant paraître, posthumes, son *Journal inutile* et sa *Correspondance* avec Chardonne, qui donnent de lui l'image la plus odieuse, et dont il savait qu'ils desserviraient sa mémoire. Sans doute pour protéger son secret, une pudeur et des sentiments qu'il ne voulait pas laisser entrevoir.

Dans l'excellente préface qu'il a donnée à *l'Anthologie de la littérature équestre*, rééditée en 2010 grâce à la persévérance de Jean-Louis Gouraud, Jérôme Garcin écrit que dans la vie de

Morand, qualifié avec excès de « *crapule très douée que le bonheur désobligeait mais que la grammaire avantageait* », « *seuls les chevaux semblent l'avoir rendu plus humain [...] eux seuls l'ont fait moins arrogant, plus humble. Eux seuls ont grandi ce petit homme sec. Eux seuls ont ajouté de la gaieté à son pessimisme, du miel à son fiel. À eux seuls, cet infidèle a été fidèle* ». Eux seuls ont obtenu qu'il se déboutonne, qu'il ouvre l'écluse de ses émotions. Jugement exact, comme en témoignent non seulement *Milady*, *Histoire de Caïd*, *l'Anthologie de la littérature équestre*, maints passages de *Parfaite de Saligny* et du *Flagellant de Séville*, mais aussi son *Journal inutile* et sa *Correspondance* avec Chardonne. Avec William Beckford, Léon Tolstoï,

Gabriele D'Annunzio, Siegfried Sassoon et William Faulkner, Morand est l'un des rares écrivains cavaliers de la littérature. Car si d'autres "mains à plume" ont su évoquer chevaux et cavaliers avec talent – de D-H Lawrence à Jean Giono, de Jean de La Varende à Claude Simon –, elles ne surent pas forcément tenir une bride.

C'est à la fin du XIX^e siècle, en 1899, que le jeune Paul Morand fut mis à cheval : « *Les jours ne reviendront plus, où nous apprenions à monter avec justesse, après avoir pilé du poivre pendant trois années, des années de furoncles et de courbatures, au manège Pellier, rue Chalgrin, enseignées par des écuyers en haut-de-forme et habit noir* », écrit-il dans la préface de son *Antholo-*

Page de gauche, Paul Morand à droite en compagnie de Paul Valéry et André Maurois en 1932 au château de Montmirail. En dessous, le commandant Gardafort, héros malheureux de "Milady" interprété par le commandant Christian Roquet à Saumur. Le plus bel hommage littéraire rendu à la fusion harmonieuse du cavalier et du cheval.

gie. Ni furoncles, ni courbatures ne le guérissent de l'amour du cheval et de la passion équestre; partout où le menèrent les aléas de sa carrière diplomatique et son goût de l'errance, Morand s'efforça de trouver des montures à fatiguer sous lui. Car il fut surtout, bien que formé par Armand Charpentier, un écuyer de manège, et sans doute fervent de Baucher, un cavalier d'extérieur, dans la tradition du comte d'Aure et des galopades effrénées des chasseurs de renard britanniques. « *Je n'ai jamais été, déplorait-il, qu'un bon cavalier, jamais un écuyer. Mes qualités : le talon toujours très bas, cheville et bas de la jambe en acier, coudes toujours au corps, les pouces bien en dessus, le siège adhérent, les genoux bien verrouillés. Mais tête trop grosse, buste trop long, main pas très ferme, nuque trop raide.* »

Le goût du cheval fut d'abord chez lui l'amour de la vitesse et l'assouvissement de son incapacité à tenir en place. Pas très grand, mince et sec, les jambes arquées, il eût fait un gentleman-rider voire un jockey convenable, bien qu'on ne sache pas s'il montât jamais en courses. C'est avec l'âge et ses embarras qu'il fut contraint de ralentir la cavalcade de sa vie. De l'escrime au rugby, de la natation à la course à pied, du vélo au ski, l'écrivain s'est dépensé dans un grand nombre de disciplines sportives mais l'équitation fut et resta le plus durable attachement de cet inconstant. *Journal inutile* et *Correspondance* avec Chardonne en font foi, qui abondent en confidences explicites, en notations exaltées ou en regrets lancinants.

Au Portugal, en Suisse, au Maroc, en Angleterre, en Irlande, le cavalier Morand trouve à conjuguer ses deux inclinations majeures : les paysages et l'équitation d'extérieur. Aux environs de Sintra, sur les lieux où l'écrivain britannique William Beckford le précéda à la fin du XVIII^e siècle, il chevauche dans les dunes, montant chaque jour un grand cheval allemand, fou comme un yearling, qu'un maître de manège à monocle, amateur de *Milady* doit assagir avant de le lui confier. À cette occasion, Morand constate qu'en quelques décennies, à son insu, sa célèbre nouvelle a fait une étrange carrière dans tous les manèges d'Europe, devenant un livre culte pour tous les hommes de cheval. Au palais de Seteais, il monte en compagnie d'un ancien officier anglais : « *ce matin, je suis monté à cheval avec le capitaine Simpson. Les Anglais adorent le cheval, sautent tout, tombent, montent l'étrier chaussé à fond, les pieds en dehors, comme les gendarmes, les ongles de la main en bas, les coudes écartés, le dos rond; ils galopent en montant et chargent dans les labours; en descendant de cheval, mon capitaine Simpson bourre son irlandais de carottes, mais il le laisse en sueur, exposé à la tempête. Mystère.* »



PHOTOS: CHEMINEMENT/LE COURIER DE LOUÏST. ÉCOLE MILITAIRE DE SAUMUR/MUSÉE DE LA CAVALERIE



moyen d'investigation du monde, avant de devenir l'instrument d'une revanche de l'imaginaire sur les déceptions de l'histoire. La longue vie de Morand offre aux biographes une matière des plus romanesques et un contraste aussi frappant que l'avère et le revers d'une médaille. Un versant ombreux et mélancolique fait suite et s'oppose à un versant solaire et rayonnant. Dans un premier temps, l'existence de l'écrivain fut dédiée à la chasse aux sensations, au goût des départs et des ailleurs, à la course aux succès et à l'ambition d'êtreindre un univers en pleine mutation. Dans un second temps, à partir de 1945, elle paraît refléter la nostalgie du passé, l'amertume des défaites et le penchant à l'introspection, si ce n'est

Le général L'Hotte (1825-1904), écuyer en chef à Saumur de 1864 à 1870, dessin du colonel Margot.

Il fit la synthèse des enseignements de d'Aure et Baucher. Ci-dessus, Robichon de La Guérinière (1688-1751), directeur du Manège royal des Tuileries, avec un élève faisant une démonstration de l'épaule en dedans, "leçon la plus utile pour assouplir un cheval".





« Chasse au renard en Angleterre » par John Frederick Herring le genre d'équitation apprécié et pratiqué par Morand. Ci-contre à droite, portrait de Baucher, le plus grand écuyer français selon l'écrivain. Ci-dessous, Paul Morand en tenue de cheval.



PHOTOS: LAROUSSE - PHOTO JOSSE/LEPAGE - ÉDITIONS SÉQUIER

C'est au Portugal, aussi, qu'il découvre et monte un cheval arabe, Caïd, dont la vie fut une série d'aventures, et dont il devint le biographe dans une autre nouvelle. À l'automne, il s'enthousiasme pour les premières chasses au renard, à l'anglaise, dans les forêts de chênes-liège, brûlées, magnifiques, de l'Alentejo : « dans ces vallonnements où l'on s'attend à des déesses du Poussin, soudain une gravure anglaise, les cinquante chiens de l'équipage ; pas les fanfares des trompes françaises mais le petit cor anglais de cuivre rouge. Je me suis très mal entendu pendant les premiers trois quarts d'heure, avec un arabe blanc qui tirait comme le diable et à qui il me fallait tordre le nez, mais on m'a donné pour les dernières heures un délicieux cheval qui sautait tout en se jouant ».



Voyageant en Angleterre, en 1958, il ne résiste pas à la tentation de renouer avec ses souvenirs équestres de l'entre-deux-guerres et va voir chasser l'équipage Quorn, près de Melton Mowbray, la Mecque du fox-hunting, au nord de Cambridge. « Le cheval est encore Dieu ici, rapporte-t-il à son confident Chardonne ; des splendeurs ; les cavaliers n'ayant aucune idée du manège et du style, mais absolument à l'aise partout, car toujours en selle, vu qu'il ne se passe pas un jour sans point to point, steeple-chases, drags... » Et de conclure que ce qu'il reste de la vieille Albion, ce n'est pas sa flotte, qui ne sert plus à rien, mais sa chasse au renard, malgré les barbelés et les labours.

En Suisse, où il est contraint de résider jusqu'au moment où le Conseil d'État le réintègre dans le corps diplomatique, avant de le mettre aussitôt à la retraite, le vieux cavalier s'enchantait à galoper, deux heures durant, dans la plaine du Rhône, la figure éclaboussée de la boue projetée par les sabots du cheval qui le précède. Jusqu'au jour fatal où, à 80 ans, son corps, avec qui il vivait comme un cavalier monte son cheval, le trahit et l'oblige à remiser ses bottes et ses éperons. « J'ai l'air vert, de loin ; on

s'approche et on trouve un vieil arbre mort, couvert de lierre. » C'est alors qu'il renonce aussi à l'usage des femmes. À Chardonne, non moins misogyne mais moins porté que lui sur le déduit, il confie « j'ai pris une grande décision : c'est de me priver, dorénavant, des femmes [...]. Il y a plus de cinquante-cinq ans que je fais l'amour. Amen ! ». Trop de temps perdu avec les dames, précise-t-il, ajoutant qu'on ne devrait s'occuper d'amour qu'à l'âge de la retraite.

Après qu'il se fut résigné à démonter – dans toutes les acceptions du terme –, le cavalier cavaleur, s'il a pris sa retraite amoureuse, n'a pas dit adieu aux chevaux. C'est sur un autre mode, celui du rêve et de l'écriture, qu'il a entretenu son inextinguible passion. L'auteur de *Milady*

déplorait de n'avoir jamais accédé à l'éminente dignité d'écuyer, à cette haute école dont il admirait si fort les prêtres laïcs et ascétiques qui célèbrent le culte du cheval rassemblé dans la pénombre des manèges, à Saumur et à Vienne.

En 1972, il se rend à la Hofburg pour assister à la reprise des écuyers de l'École de Vienne et le lendemain, il livre à son *Journal* cet aveu déchirant : « Je pleure comme un veau, sur ma vie de cavalier défunte ; je retrouve les appuyers, le plaisir de sentir le cheval bien passer sa jambe sur l'autre, se pencher, couler dès qu'on ouvre l'écluse ; dès qu'on cesse de le maintenir sous la pression de la botte. Je sens l'amitié profonde de l'homme et du cheval, que j'ai essayé de rendre dans *Milady*. Je me suis endormi, hier soir, brisé par le chagrin, l'amour du cheval (si souvent dans mes rêves), le regret de ma déchéance. »

Si puissant, si sincère, était l'amour du cheval chez cet homme qui n'aimait pas l'humanité et ne s'aimait pas lui-même, qu'il a pu écrire : « à l'exception de *Milady*, tout ce que j'écris est médiocre ». Notable injustice, même s'il est vrai que les livres de sa vieillesse, le *Flagellant de Séville*, *Parfaite de Saligny*, *Montociel*,



Ci-contre à gauche, le commandant Gardefort et Milady, à nouveau interprété le commandant Roquet. Ci-dessus, le général Decarpentry (1878-1956), maître de la haute école française du XX^e siècle et, ci-dessous, le grand maître portugais Nuno Oliveira.

Fouquet ou le soleil offusqué et *Venise* sont d'un meilleur aloi que ses œuvres de jeunesse, moins tape-à-l'œil, moins "jazzy", plus épurés, et d'une sobriété toute classique.

C'est en 1933, entre Saumur et Villefranche-sur-Mer, que Morand écrit *Milady* pour répondre à une commande de Gallimard. Le héros du récit, le commandant Gardefort, ancien écuyer du Cadre noir, après avoir trouvé en la jument Milady, la monture idéale, celle avec qui il réalise l'accord parfait du centaure, est contraint, pour payer les frais de son divorce, de la vendre à un nouveau riche, cavalier amateur et indigne d'un tel cheval. N'ayant plus de raisons de vivre, Gardefort, sous prétexte de donner une leçon à son nouvel acquéreur, conduit Milady sur un viaduc et l'entraîne dans la mort avec lui.

Cette histoire d'amour tragique est aussi le plus bel hommage rendu à l'art équestre, à la fusion du cavalier et du cheval, à la rigueur morale et à l'éthique de la haute école, qui est d'abord une école de vie, où la conquête ne s'obtient que par l'humilité et la soumission : « C'était d'abord un combat, où la jument savait qu'elle succomberait, où elle désirait d'ailleurs succomber, une lutte qui commençait dans l'espièglerie, dans la ruse et se continuait dans la rage, pour se terminer dans une sorte de pâmoison soumise, de détente complète où l'un et l'autre trouvaient

leur plaisir. Milady était sa chose ; Gardefort l'avait découverte, il l'avait faite ; elle était sa gloire ; elle l'entretenait dans l'illusion qu'il comptait toujours, qu'il appartenait au monde des vivants, qu'il possédait encore tous ses moyens physiques et moraux, bien qu'il les eût, comme tout le reste, en partie perdus. ».



De Paul Morand : *l'Anthologie de la littérature équestre* (Actes Sud, 2010) et *Milady* (Gallimard, 1992).

Nous remercions le musée de la Cavalerie de Saumur (www.musee-cavalerie.fr), les Éditions Séguier et le Cercle Paul Morand pour leurs contributions.

Nul doute qu'en Gardefort l'écrivain n'ait projeté à la fois ses propres défauts – réactionnaire, misogyne, intransigeant, égoïste – mais aussi les vertus exemplaires de l'écuyer qu'il aurait tant voulu être. De même peut-on déchiffrer dans *l'Anthologie de la littérature équestre*, composée à l'âge de 78 ans, en 1966, une manière d'autoportrait idéal. De Xénophon à Nuno Oliveira, le cavalier Morand a rassemblé un Panthéon équestre tiré de sa bibliothèque et de ses lectures. Partielle et partiale, avec ses dédains et ses oublis étonnants (particulièrement en littérature), et ses trouvailles pour initiés, cette somme érudite et amoureuse se veut une célébration de l'équitation de tradition française, des grands écuyers, ces « savants bottés », mais aussi du cheval – « Panards ou cagneux, lourds à la main, des chevaux sont toujours aimables » – et enfin, du style, concis, précis, imagé, aisé, qui ne doit jamais donner le sentiment de l'effort mais de la légèreté et de la grâce. À l'image d'un air de haute école. ♦